

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances Ethnicity, Tribalism and Social Engineering in Africa: From Precolonial Societies to Independencies

Touatit Lotfi
lotfi_touatit@yahoo.com
Université d'Alger 3

Date de soumission: 01/09/2010

Date de acceptation: 01/12/2010

Abstract: Ethnicity, tribalism and clanism are closely linked terms, sometimes used interchangeably and referring to a certain image, tinged with pessimism, of Africa. However, before colonization, these residues of colonial social engineering were completely absent from the African cognitive landscape, precolonial African societies having already been well integrated into relatively dense regional and international exchange dynamics, supported well advanced state-building processes. The ambition of this work is thus to question the introduction of these notions and concepts in the African landscape, presented as the keys to understanding the deep sources of violence in Africa. So, a critical look will be taken at their sustainability during and beyond the processes of decolonization. It will therefore be a question of addressing the ethnic-tribal fact in Africa, then the survival of Western-centrism through the ethnic reading grid.

Keywords: Social Engineering, Africa, Precolonial Societies, Tribalism, Ethnicity, Coloniality, Frantz Fanon.

Résumé : Ethnicité, tribalisme et clanisme sont des termes intimement liés, utilisés parfois de manière interchangeable et renvoyant à une certaine image, teintée de pessimisme, de l'Afrique. Or, avant les colonisations, ces résidus de l'ingénierie sociale coloniale furent totalement absents du paysage cognitif africain, les sociétés précoloniales ayant déjà été bien insérées dans de denses dynamiques d'échanges régionales et internationales, soutenues par des processus d'étatisation plus-ou-moins accomplis. L'ambition du présent travail est de questionner l'introduction de ces notions et concepts, présentés comme les clés de compréhension des sources de la violence en Afrique et de porter un regard critique sur leur pérennisation durant et au-delà des processus de décolonisation. D'abord, il sera question du fait ethnico-tribal en Afrique, ensuite, de la survivance de l'occidentalocentrisme à travers la grille ethnique.

Mots clef : Ingénierie Sociale, Afrique, Sociétés Précoloniales, Tribalisme, Ethnicité, Colonialité, Frantz Fanon.

***Auteur correspondant,*

Introduction

Du début de la longue série d'indépendances africaines, durant les décennies 1950 et 1960, à l'aube du nouveau millénaire, l'Afrique n'a jamais cessé de changer et de manière profonde. Cependant, même si certains États africains ont réellement pu accéder au statut tant convoité de pays émergents et parvenir à travers ce biais au développement, beaucoup d'États sont en revanche restés réfractaires à cette évolution qui gagna une bonne partie du globe. Le constat est également alarmant pour ce qui est de la quête d'une vie démocratique saine et apaisée en Afrique, continent où plusieurs formes de violences se développent, notamment en marge des rendez-vous électoraux, et de manière récurrente.

En fait, en dehors de l'expérience initiée par l'Afrique du Sud dans le sillage de l'Apartheid, lorsque le pays fera ses premiers pas vers l'émergence, le paysage africain restera marqué par les stigmates de la violence, notamment lors de la décennie post-Guerre froide. Ce fut un contexte où archaïsme, pauvreté, clientélisme, corruption et instabilité, étaient les maîtres mots, autant de malheurs qu'on associera d'ailleurs au duo ethnicité/tribalisme, ces « termes valises » surchargés de sens, sur lesquels d'autres phénomènes dévalorisants vont aussi se greffer.

La grille de lecture réservée à ce continent traversé par de multiples crises, comportera donc une large palette d'éléments inhérents au sous-développement et à l'insécurité, une cacophonie lexicale qui entravera la compréhension de l'origine de la violence endémique qui le marque, un phénomène souvent rattaché de manière réductrice à l'ethnicité et au tribalisme, loin de tous soupçons d'ingérence. Ceci s'inscrit d'ailleurs dans un contexte marqué par la persistance des thèses mettant en avant le clash des civilisations et la fragilité endémique et quasi naturelle

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

du duo État/société en Afrique, des positions dont l'antithèse est à rechercher dans les positions critiques du courant décolonial.

Axé autour du duo ethnicité/tribalisme, le présent travail questionne la genèse de la « grille de lecture ethnique », en s'interrogeant, d'abord, sur l'introduction de ces notions et concepts, présentés comme les clefs de compréhension des sources profondes de la violence en Afrique. Ensuite, en portant un regard critique sur leur pérennisation durant et au-delà des processus de décolonisation. Il sera donc question d'aborder le fait ethnico-tribal en Afrique, ensuite, de la survivance de l'occidentalo-centrisme à travers cette grille de lecture qui survivra aux indépendances.

I. Fait ethnico-tribal en Afrique : genèse et contexte sémantique

De prime abord, il est trivial de rappeler qu'avant l'avènement de la colonisation en Afrique, la grille de lecture ethnique était absente du paysage cognitif africain et que même en Occident, là où elle fut initialement invoquée, elle eut une portée sensiblement différente de ce que va connaître l'Afrique. En effet, l'ère coloniale sera une phase historique porteuse de ruptures pour l'Afrique, notamment en termes d'organisation politique et d'équilibres sociaux, puisque, faut-il le rappeler, désarmées, les populations africaines vont assister à des bouleversements qui vont affecter leurs structures sociétales et on parlera dès ce moment historique non pas de peuples, mais de « mosaïque ethnique », pour rendre compte de la multiplication artificielle de ce qui allait être qualifié de « groupes ethniques ».

Loin d'être spontanée, ou le fruit de processus historiques endogènes s'inscrivant dans la durée, la production (ou création)

de l'ethnie fut décidée par les nouveaux pouvoirs coloniaux en place et très souvent de manière arbitraire. L'exemple ivoirien nous enseigne d'ailleurs que les militaires français lancés dans « l'exploration », puis « la pacification » de l'Ouest du pays, notamment dans les territoires occupés par le peuple Wè, n'éprouveront guère le besoin de bien connaître les populations locales. De surplu, en raison de la barrière linguistique, ils communiqueront avec ces dernières via des intermédiaires, qui vont consacrer une connaissance biaisée des zones conquises et de leurs populations¹.

À l'Ouest de la Côte d'Ivoire, d'un malentendu, naquit une ethnie : les « Guérés ». Ceux qui vont être qualifiés en tant que tels n'existaient pas sous cette appellation, jusqu'au premier contact avec les colonisateurs français. L'appellation « Guéré », qui sera plus tard largement reprise par les Français pour désigner ce groupe d'individus, a pour signification (au sens littéral) « les gens de l'autre côté de la rivière », une formule utilisée par les guides « Dans », qui accompagnaient les Français, comme le rapporte l'historien et anthropologue Alfred Schwartz. Les Français ignoraient en fait qu'ils étaient entrés en contact avec la confédération « Zagna », un segment du peuple Wè. L'autre exemple illustrant la légèreté avec laquelle certaines ethnies furent créées, réside dans le cas des « Wobés », appartenant au peuple Wé, victimes pour leur part d'une conquête militaire, doublée d'une tentative d'effacement de leur histoire. Ceci débuta avec une traduction erronée de leur nom de la part d'un guide Malinké, rattaché à un chef militaire français. Interrogé sur l'identité de ce peuple avant le lancement de l'opération militaire

¹Schwartz Alfred, *Sous-peuplement et développement dans le sud-ouest de la Côte-d'Ivoire : cinq siècles d'histoire économique et sociale* (Paris : ORSTOM/Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération, 1993), p.88.

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

qui lui sera fatale, ledit guide répliqua en dialecte malinké « *Wè-bé* ». Autrement dit, « là-bas ce sont les Wès ». Et l'appellation se transforma progressivement en « Wobé »².

Il y a également lieu d'évoquer le cas des « Wanés », une autre communauté voisine des « Guérés » et des « Wobés », dont la dénomination va résulter d'une autre « déformation » validée également par les nouvelles autorités coloniales³. Ainsi, de profondes mutations vont avoir lieu, avec pour principal impact l'apparition d'une nouvelle carte politique, qui consacra la montée en puissance de certaines ethnies, parfois nouvellement créées, au moment où d'autres vont être reléguées au second plan, en fonction des affinités des uns et des autres avec les nouveaux pouvoirs en place. Il en résultera naturellement une stratification sociale basée sur cette nouvelle relation bâtie avec la France, une logique qui survivra d'ailleurs à l'indépendance. L'exemple ivoirien sera par ailleurs dupliqué dans les autres Colonies, notamment là où les équilibres internes l'on permis, avec pour résultat une Afrique dominée par des Colons, assistés de groupes ethniques parfois minoritaires, au profit de la métropole.

Cette phase historique sera déterminante en termes de production cognitive, puisqu'on assistera durant ses débuts (phase de « pacification », puis de « mise en valeur »), à l'apparition d'une littérature coloniale pseudo-scientifique abondante, consacrée à l'Afrique, à ses peuples et à leurs Histoires, que les Français vont tenter d'immortaliser à travers les « Monographies ».

²Schwartz Alfred, Op.cit.p.88.

³Ibid.,p.13.

Ces documents (exhaustifs), furent d'abord conçus et mis en avant dans l'objectif de compléter les actions de repérage menées par les premiers explorateurs (Binger, Delafosse, Manet, Marchand et d'autres)⁴, qui auront pour mission de classer ce qui pouvait s'apparenter à des richesses (humaines ou naturelles), avant d'occuper eux-mêmes les premiers rôles dans les Colonies de demain. Ensuite, ils serviront de documents « d'aide à la décision » qui serviront à renseigner les différentes autorités sur les actions devant être menées en termes de « mise en valeur et d'exploitation » des zones conquises, où d'importantes potentialités furent déjà identifiées. Au passage, le terme *ethnie* va faire son entrée dans le vocabulaire colonial africain, mais chargé d'une connotation ouvertement négative, qui s'inscrivait d'ailleurs dans le courant dominant de la pensée européenne de l'époque (XIX^{ème} siècle), constituée essentiellement de récits de voyageurs, d'explorateurs et d'idées reçues.

Ceci interviendra dans un contexte d'occidentalo-centrisme, dominé par les idées du philosophe allemand Hegel, dont les travaux (notamment *La raison dans l'histoire*) esquissaient une image défavorable de l'Afrique. En effet, l'auteur pointe du doigt « l'incapacité de l'Homme africain à transcender l'état de nature », pour se hisser au niveau de la civilisation, même si dans certaines parties du continent on s'accordait pourtant à reconnaître l'existence de plusieurs civilisations, reconnues, même par les Occidentaux eux-mêmes⁵.

⁴Sohi Florent Blesson, « Les monographies des Cercles de Côte d'Ivoire : forces et faiblesses d'une source de l'histoire régionale », *Revue d'Histoire, d'Arts et d'Archéologie*, n°21 (2011) : p.96, http://revues-ufhb-ci.org/fichiers/FICHIR_ARTICLE_1805.pdf

⁵Bouton Christophe et Vieillard-Baron Jean-Louis (dir.), *Hegel et la philosophie de la nature*. (Paris : Vrin, 2009),p.67.

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

Ce type de représentations dévalorisantes fut progressivement généralisé pour plusieurs parties du monde, mais en stigmatisant davantage et de manière prononcée l'Afrique, continent où l'on va nier -tout simplement- l'existence de toutes sortes de conscience politique collective, en d'autres termes, l'existence de processus d'étatisation aboutis ou même relativement avancés. On esquissera donc l'image d'une Afrique éternellement sous-administrée, livrée à elle-même, sans contact avec le reste de l'Humanité, pouvant, ou devant, être mise sous tutelle.

II. De la pensée hégélienne au prisme néocolonial : la survivance de l'occidentalo-centrisme

Pour justifier et accompagner la colonisation, des rhétoriques et des récits vont donc foisonner, avec pour fil conducteur la thèse d'une supposée « stratification civilisationnelles » (les civilisations ne se valent pas). Paradoxalement, et en dépit des connaissances cumulées en Occident sur le reste du monde, notamment le monde arabo-islamique, l'idée d'une supériorité de l'Occident va connaître un très grand dynamisme, porté notamment par l'activisme de plusieurs auteurs, tels Victor Hugo, Jules Ferry et François-Marie Arouet (dit Voltaire), personnages autour desquels une littérature racialisée va voir le jour, ayant pour postulat de départ l'inexistence d'une espèce humaine aux caractéristiques similaires, en raison de la « coexistence » entre plusieurs « races »⁶.

Suivant cette logique racialisée, Voltaire, réputé pourtant pour son « humanisme », précisera dans ses écrits (notamment *Le traité de*

⁶Poliakov Léon, « Les idées anthropologiques des philosophes du Siècle des Lumières », *Revue française d'histoire d'outremer*, 3^{ème} trimestre, tome 58, n°212(1971) : p.258.

métaphysique), que certaines « races » étaient naturellement supérieures à d'autres : « les Blancs sont supérieurs à ces Nègres, comme les Nègres le sont aux singes, et comme les singes le sont aux huîtres »⁷. Victor Hugo souscrira lui aussi à cette logique de stratification, en expliquant que l'Africain avait pour vocation d'être cet éternel fardeau de l'Homme blanc : « Au 19^{ème} siècle, le blanc a fait du noir un homme, au 20^{ème} siècle, l'Europe fera de l'Afrique un monde [...] Allez, Peuples ! Emparez-vous de cette terre. Prenez-la [...] Dieu donne l'Afrique à l'Europe. Prenez-la »⁸. L'auteur ajoutera concernant l'abolition de l'esclavage : « que serait l'Afrique sans les Blancs ? Rien, un bloc de sable, la nuit, la paralysie, des spectacles lunaires. L'Afrique n'existe que parce que l'Homme blanc l'a touchée »⁹.

Abondant dans le même sens à la Chambre des Députés, l'homme d'État français Jules Ferry rappellera, déjà en 1887, l'extraterritorialité du droit français, un droit ayant pour vocation de régir les « races inférieures ». Pour ce juriste : « Il faut dire ouvertement que les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures [...] Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures [...] Autant les conquêtes entre races égales doivent être blâmées, autant la régénération des races inférieures ou abâtardies par les races supérieures est dans l'ordre providentiel de l'humanité »¹⁰.

⁷Poliakov Léon, Op.cit. p.258.

⁸M'Bokolo E., « Préface : ce que sont ces étranges amis de l'Afrique », dans, *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, dir., Ba Konaré A., (Paris : La Découverte, 2008), p.12.

⁹*Oeuvres complètes de Victor Hugo*. 19 volumes, Société d'éditions littéraires et artistiques, Paris, 1859.

¹⁰Eric Savarese, *L'histoire officielle comme discours de légitimation : le cas de l'histoire coloniale*. Politix. Revue des sciences sociales du politique, Année 1998, 43, pp.93-112.

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

Et pour le philosophe allemand Hegel, l'un des chefs de file de la tendance racialisante, l'Afrique a toujours été en marge de l'Histoire de l'Humanité : « ce continent n'est pas intéressant du point de vue de sa propre histoire, mais par le fait que nous voyons l'Homme dans un état de barbarie et de sauvagerie [...] L'Afrique, aussi loin que remonte l'histoire, est restée fermée, sans lien avec le reste du monde [...] enveloppée dans la couleur noire de la nuit »¹¹.

Ainsi, si on exclut la voix de Jean Jacques Rousseau, l'un des rares humanistes de son temps, l'Occident était littéralement acquis aux thèses racialisantes. D'ailleurs, à juste titre, ce philosophe tentera d'expliquer en 1755 à travers son fameux « Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les Hommes », que les connaissances cumulées par les Occidentaux sur l'Afrique se limitaient en fait à des fragments de récits rapportés de manière peu rigoureuse par des voyageurs et des explorateurs. Ainsi, au lieu de se livrer à des observations, on opte pour des approximations, voire des mystifications. L'auteur ajoutera que ses contemporains n'étaient habitués à voir que les objets qui les environnaient, tout en ignorant « les puissants effets de la diversité des climats, de l'air, des aliments, de la manière de vivre, des habitudes en général, & surtout la force étonnante des mêmes causes, quand elles agissent continuellement sur de longues suites de générations »¹². En fait, concernant la connaissance de l'Afrique, c'était justement ce profond regard sociologique qui manquait aux Occidentaux, dont

¹¹

Fauvelle-Aymar François-

Xavier, *L'Afrique de Cheikh Anta Diop : histoire et idéologie* (Paris : Karthala, 1996), p.88.

¹² Rousseau Jean-Jacques, « 1780-1789 : discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, vol.01 (4^{ème} édition) », www.rousseauonline.ch/Text/discours-sur-l-origine-et-les-fondemens-de-l-inegalite-parmi-les-hommes.php

le regard fut biaisé par les idéologies de l'époque, notamment celles du « progrès », de la « modernité » et des « Lumières ».

Ces auteurs contribueront à donner naissance à un nouveau mode de pensée coloniale, qui va directement et durablement influencer les individus dans leurs interactions quotidiennes, mais aussi les politiques qui vont incorporer cette forme de pensée raciale. Des relations de pouvoir vont donc être créées, verticalement, entre Colons et colonisés, en s'appuyant sur le postulat racial, selon lequel certains peuples seraient naturellement (et biologiquement) supérieurs à d'autres. Cette lecture sera bien admise durant des décennies, et ce, jusqu'à l'apparition du courant théorique opposé, celui des recherches décoloniales, porté notamment par les travaux de Walter Dignolo, d'Anibal Quijano, d'Enrique Dussel et de Nelson Maldonado-Torres, auteurs qui s'accorderont sur le constat selon lequel la modernité est une valeur biaisée, n'ayant finalement servi qu'à justifier le colonialisme et ultérieurement la dépendance.

L'Afrique était donc, pour les Décoloniaux, et de l'aveu même de certains européens, victime d'aliénation, mal connue, victime d'un regard dévalorisant en Europe, puisqu'on privilégiera des clichés à la rigueur scientifique basée sur l'observation et on tentera d'imposer une grille de lecture déformée, qui survivra d'ailleurs aux indépendances.

En effet, Antoine Glaser et Stéphane Smith illustrent dans l'un de leurs ouvrages (*L'Afrique sans Africains* - 1994), la survivance des idées reçues qui se sont répondues et progressivement cristallisées, voire aggravées, au sujet de la nature de l'Afrique et de l'Africain : « sur le continent, on s'entre-tue sans raison, on pille sans vergogne et de vagues 'clans' ou 'tribus' s'épuisent

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

dans de sanglantes vendettas jusqu'à l'extinction. Ils ont ça dans le sang »¹³. Le tribalisme serait ainsi « inné » chez l'Africain, au même titre que son caractère « profondément violent ». L'association des deux idées n'est évidemment pas fortuite, car elle relève d'une rhétorique assez récurrente et ancienne. Le tribalisme, au même titre que l'ethnicité, ne vaut que par son potentiel de violence. L'idée n'est pas uniquement suggérée, elle est affirmée avec force dans le contexte décrit par les deux auteurs.

De manière générale, l'ethnicité peut être située au centre d'un microcosme auquel appartiennent aussi le « clan », la « tribu », mais aussi « l'origine », autant de termes qui suggèrent l'existence d'une certaine forme de solidarité, ou de liens sociaux solides entre des individus appartenant à un même groupe, qu'il s'agisse de familles élargies ou de lignage¹⁴. Ce lexique est associé au « groupe ethnique », formule définie par Claude Ake comme étant une forme de solidarité, « *une hiérarchie segmentaire avec des liens définis par des normes d'exclusion et d'inclusion qui sont objectives et subjectives. C'est une structure sociale commune de sociétés précapitalistes et préindustrielles* »¹⁵.

Historiquement, c'est la « tribu » qui illustre le mieux cette forme de solidarité sociale, notamment à travers la notion de « tribalisme », qui renvoie quant à elle à une forme

¹³Glaser Antoine & Smith Stephen, « La pacification », dans, *L'Afrique sans Africains*, dir., Glaser Antoine & Smith Stephen (Paris : Stock, 1994) www.ca-irn.info/1-afrique-sans-africains--9782234043985.htm

¹⁴RandrianjaSolofo (dir.), « Nationalisme, ethnicité et démocratie », dans, *L'Afrique maintenant*, dir Ellis Stephen (Paris : Karthala, 1995), p.76.

¹⁵RandrianjaSolofo (dir.), Op.cit., p.76.

d'organisation sociale très ancienne¹⁶, qui fut d'ailleurs à l'origine de l'Empire romain. En effet, Rome était elle-même divisée en trois tribus : « de ce nombre de trois a été fait le mot de Tribus »¹⁷. Ultérieurement, l'entité politique créée par Romulus deviendra un État-cité, puis un État, pour enfin donner naissance à un grand Empire. Avec l'apogée de l'État-cité de Rome, les tribus romaines seront au nombre de trente-cinq¹⁸, toutes motivées par une quête de sécurité¹⁹, avant que ce système de gouvernance ne soit révisé par Servius Tullius, l'un des successeurs de Romulus, qui optera pour une division en Cantons et non plus en « tribus »²⁰.

Quant à l'ethnicité, l'invoquer nous mène naturellement à son origine du grecque « *ethnos* », renvoyant à la notion de « nation » (et dans une certaine mesure à celle de « peuple »). Selon la conception du 17^{ème} siècle, on lui attribua même le sens de « tribu », qui est sensiblement éloigné du sens originellement utilisé par les Grecs, pour qui « *l'ethnos* » s'opposait au « *polis* »²¹. En d'autres termes, lorsqu'on évolue dans la sphère de la cité (*polis*), donc en civilisation, on échappe à la « barbarie » de « *l'ethnos* », de ceux qui résident à l'extérieur (païens, idolâtres ou barbares). Le glissement sémantique est ainsi patent, puisque les sens des deux termes se croisent et s'éloignent en fonction des contextes, se prêtant aux usages les plus variés.

¹⁶ *Le Nouveau Petit Robert de la Langue Française* (2008), s.v. « Tribalisme ».

¹⁷ *Dictionnaire Universel Français et Latin, Vulgairement Appelé Dictionnaire de Trévoux* (Tome huitième), s.v. « Tribu », <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-50308>

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Hawkesworth Mary et Kogan Maurice, *Encyclopedia of Government and Politics: Volume I*. (New York: Taylor & Francis, 2002), p.340.

²⁰ *Dictionnaire de Trévoux* (Tome huitième). Op.cit., p.182.

²¹ Werner Karl-Ferdinand, « Les nations et les sentiments nationaux dans l'Europe médiévale », *Revue Historique*, Octobre-Décembre, n°496 (1970), p.286.

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

En fait, comme c'est le cas pour la « tribu », « l'ethnie » a fait l'objet d'usage divers et variés, fluctuants au gré des conjonctures et des cultures, d'où l'extrême difficulté de saisir les différents sens qu'elle invoque, ou encore de la conceptualiser dans un cadre scientifique. D'ailleurs, aujourd'hui, loin d'apporter des éclaircissements, elle ajoute à la confusion, au même titre que la « tribu » qui, d'après le « Dictionnaire Universel Français et Latin » désigne, dans le contexte romain, une étape intermédiaire dans les processus d'évolution des États et des Empires, alors que ce sens change au 19^{ème} siècle, dès qu'il s'agit de décrire les réalités africaines.

III. Une jungle conceptuelle, au service de la géopolitique...

Les prises de position des principaux auteurs européens, vont donc donner naissance à des représentations et des grilles de lecture très souvent désavantageuses pour l'Afrique, dressant le portrait d'un continent « noir », « obscur » et « enlisé dans l'anarchie », non pas en se basant sur une supposée rigueur scientifique, un regard critique, ou encore un quelconque processus d'accumulation de savoirs, mais en se référant uniquement à des idées reçues. L'observation scientifique des phénomènes cède ainsi la place à des approximations, à des rhétoriques reprises de manière machinale, voire à de la mythologie, une vision au centre de laquelle se situe l'ethnicité et son « potentiel de violence ».

De nos jours, le même tropisme peut être constaté, concernant les différents raccourcis pris pour tenter d'expliquer la violence, ou encore le sous-développement en Afrique, ces réalités qu'on tente de résumer en invoquant le poids de l'ethnicité, cette notion née en Occident mais qui, une fois transposée au contexte africain, a fini par prendre un sens foncièrement différent.

Au 19^{ème} siècle, dévalorisée, la notion de « tribu » aura donc un nouveau sens, un sage adapté au nouveau contexte, celui des Républiques, des « Lumières » et de l'idéologie du progrès, des notions très éloignées des réalités africaines de l'époque. Ainsi, le sociologue Franz Oppenheimer indiquera de manière brutale que l'Afrique n'était constituée en fait que d'un « amas de tribus »²², ce qui est à l'évidence dévalorisant, voire une contrevérité, mais qui a son utilité eu égard au contexte géopolitique de l'époque. Dans le même ordre d'idées, on peut déceler le même réductionnisme de la part d'auteurs contemporains « spécialistes » des problématiques africaines (Christian Bouquet, Bernard Lugan, etc.) dont les travaux constituent le prolongement de la vieille tradition des Monographies coloniales. Leurs travaux servent d'ailleurs à l'action de « repérage social » utile aux instances gouvernementales, comme ils furent utiles aux explorateurs et administrateurs durant la phase de pacification coloniale.

Notons par ailleurs que pour les anthropologues anglo-saxons, la « tribu » a une charge sémantique sensiblement différente, car elle reste intimement associée à la « Nation » dans le contexte des sociétés africaines. Le terme se confond parfois même avec « l'ethnie », lorsque les unités en question forment de larges ensembles, nourrissant les mêmes sentiments d'appartenance identitaire. Cela est notamment dû à la nature de la colonisation britannique elle-même et son penchant (pour des raisons politiques, culturelles, mais aussi budgétaires) pour *l'Indirect Rule*, cette forme de gouvernance qui accorde une liberté de manœuvre plus grande aux structures de gouvernance

²²Oppenheimer Frantz, *L'État, ses origines, son évolution et son avenir*, trad. M. W. Horn, (Paris : Giard&BrièreLibraires-Editeurs,1913), pp.16-17.

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

alternatives, ou subsidiaires, que sont les tribus, ou les ethnies, à l'opposé de ce que vont connaître les Colonies françaises.

La logique de *l'Indirect Rule* apparut dans le contexte de l'occupation britannique du Nigeria, lorsque Lord Lugard avait durant les années 1930 la responsabilité d'administrer la partie Nord du pays, alors qu'il ne disposait guère des moyens financiers lui permettant d'imposer par la force l'autorité de son pays. Dès lors, la délégation de certains privilèges aux pouvoirs coutumiers lui semblait une bonne alternative, puisque ne nécessitant qu'une présence réduite des Britanniques, avec un coût financièrement soutenable.

On évoquera depuis deux formes de présence européennes, une colonisation dite de *l'Indirect Rule* et une autre plus directe, avec des effets sensiblement différents. En effet, dans le premier cas, les identités près-coloniales sont le plus souvent mieux préservées, au même titre que les structures sociales et de gouvernance des colonisés²³.

Ce compromis, bien que comportant plusieurs formes d'injustices, pourra tout de même assurer une certaine forme de stabilité, contrairement à la seconde configuration qui semble davantage porteuse de violences directes et indirectes. D'ailleurs, on peut même y déceler des tentatives évidentes d'effacement des identités et de réécriture de l'Histoire. En un mot, comme l'explique Walter Mignolo, on fera table rase du passé pour imposer de nouveaux codes, de nouveaux privilèges, en invoquant des catégories de pensée intimement liées aux

²³ Parker John et Richard Rathbone, *African History: A Very Short Introduction*. New York: Oxford University Press, 2007, p.102.

idéologies de la Renaissance et des Lumières, qui vont justifier le racisme à coup de modernité.

Ceci s'accompagnera naturellement, ajoute Mignolo, d'une violence épistémique qui passera par « l'invisibilisation des savoirs de l'autre », allant jusqu'à la négation de ses formes de pensées qu'on jugera inférieures. Dans cette optique, la production des connaissances révèle un instrument de pouvoir, un outil qui va conforter la nouvelle hiérarchie humaine²⁴.

Une réalité proche fut également décrite par Jacques Lombard²⁵, anthropologue français pour qui les principaux groupes ethniques ont été bel et bien intégrés de force dans les « sociétés nouvelles », à l'intérieur des territoires coloniaux, dans le cadre de régimes de sécurité forts. L'auteur relève en revanche que ceci n'aura pas pour résultat mécanique d'anéantir leur conscience ethnique authentique. En fait, en dépit des processus d'assujettissement, d'acculturation et de détribalisation engagés (formalisés par *l'Indigénat*), le démantèlement de l'appareil tribal, dans ses dimensions institutionnelles et juridiques n'aura pas partout lieu.

En effet, ce dernier va non seulement se renforcer dans certaines régions et il sera même l'ossature de processus de constructions nationales sous le regard bienveillant de certaines autorités coloniales, comme ce fut le cas au Nigeria (sous la couronne britannique), où l'identité Yoruba va connaître une nouvelle vigueur, devenant même l'une des principales composantes de

²⁴ Walter D. Mignolo, Irene Silverblatt, Sonia Saldivar-Hull, *The Darker Side of Western Modernity: Latin America Otherwise - Languages, Empires, Nations*. Duke University Press, London, 2011, pp.XV.XX.

²⁵ Jacques Lombard, « Tribalisme et intégration nationale en Afrique noire ». *L'Homme et la société*, Année 1969/12, pp.72-76.

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

l'État nouvellement créé et un « récipient » dans lequel d'autres identités vont s'agglomérer.

Le processus de formation (ou création) des ethnies s'est ainsi essentiellement inscrit dans la perspective coloniale française. Il fut accéléré dans les premières phases de cette colonisation, lorsque des ethnies furent créées *ex nihilo*, pour les besoins des nouvelles autorités. Parallèlement, durant ce contexte, nous avons aussi assisté à la déchéance, voire à la disparition de certains groupes ethniques (ou de peuples), qui furent jugés incompatibles, ou réfractaires au jeu colonial. L'action de ces mêmes autorités leur fut fatale.

En effet, il ne fut d'ailleurs pas rare que, par le biais de l'ingénierie migratoire coloniale, des peuples soient déportés, divisés, intégrés à d'autres groupes et parfois même brutalement exterminés, lorsque ceci allait dans le sens d'un meilleur contrôle des populations et des territoires nouvellement créés.

La création de l'ethnie, dans le contexte africain de la fin du 19^{ème} siècle, s'apparente ainsi à une forme d'ingénierie sociale, une dynamique marquée par des moments de fortes expansions, mais aussi des phases de stagnation, ou encore de repli. Ainsi, loin d'incarner un quelconque idéal national, le fait ethnico-tribal à déboucher dans le cas de la colonisation française sur une scène sociale « verrouillée », façonnée suivant l'idéal arbitraire d'une stratification sociale, peu propice à l'évolution d'une société civile sereine et dynamique. Il en résultera naturellement des groupes dominants et d'autres dominés, en raison de la ferme volonté des autorités de protéger ses alliés, ou simplement de la volonté de diviser des ennemis qu'on souhaite neutraliser.

Dans cette configuration, il y a lieu de noter le rôle primordial joué par certaines chefferies dans les stratégies de conquête territoriales, notamment durant la phase de « pacification » qui nécessite, naturellement, du renseignement, mais aussi des campagnes militaires d'envergure, contexte où « l'ingénierie ethnique » avait son importance. Idem pour les phases postconflit, où cette manipulation s'est manifestée à travers une ingénierie sociale particulièrement violente, impliquant des déportations d'envergure et motivée par la même quête de domination.

Notons aussi que l'étude approfondie des réalités ethniques et tribales était jadis un savoir-faire utile, une expertise priséepar les chefs militaires et les administrateurs coloniaux, mais avec l'avènement des indépendances, elle le sera encore plus pour les lobbyistes et autres coopérants en poste,issus des anciennesmétropoles ou représentant leurs intérêts. Cette « ingénierie ethnique » se renouvellera donc et sera aussivitale pour les nouvelles élites de France et d'ailleurs, ces « Blancs faiseurs de Rois africains »²⁶, dont le pouvoir dépend dans une large mesure des « Africanistes », ces « experts » de l'Afrique.

Pour conclure, il serait intéressant de dresser un parallèle entre ces Africanistes, « fins connaisseurs de l'Afrique », et les Orientalistes du 19^{ème} siècle, les deux étant les héritiers d'une même tradition, d'exploration, de présence et de conquête.

Pour rappel, comme le note si bien Edward Saïd, l'orientalisme relève lui aussi de la même tradition où l'on évoque « le commerce des épices, les armées coloniales et une longue

²⁶Glaser Antoine & Smith Stephen, *L'œuvre française*. Glaser Antoine & Smith Stephen (Dir.), *L'Afrique sans Africains* (Paris: Stock, 1994), www.cairn.info/l-afrique-sans-africains--9782234043985.htm

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

tradition d'administrateurs coloniaux, un impressionnant corpus de textes savants, d'innombrables 'experts', un corps professoral, un déploiement complexe d'idées orientales 'despotisme oriental', splendeur orientale, cruauté orientale, sensualité orientale, de nombreuses sectes, philosophies, sagesses orientales domestiquées pour l'usage interne des Européens on peut prolonger cette liste presque à l'infini »²⁷.

Conclusion

In fine, on ne peut s'empêcher d'observer que la « tribu » (au même titre que l'ethnie) est valorisée dans le contexte occidental, où elle renvoyait à une étape de l'évolution d'une nation, alors que dans le second contexte, celui de l'Afrique, elle est cantonnée à un « état de nature », figée, voire appréhendée comme un horizon infranchissable. Pourtant, la survivance de ce prisme fut encouragée en Afrique, d'abord, par des administrateurs coloniaux soucieux de maîtriser les territoires et les populations qui s'y trouvent, ensuite, par des élites coloniales (comprenant aussi des « indigènes ») intéressées par la pérennisation de la colonialité, en tant que pratique, mais aussi en tant qu'idée. En découlera d'ailleurs l'invisibilisation des savoirs et de l'Histoire de l'Afrique, continent réduit à l'occasion à un amas de tribus, et de l'Africain, réduit lui aussi à un état subalterne.

Ainsi, au même titre que « l'ethnie », la « tribu » démontre rapidement son inconstance sur le plan scientifique, car au mieux elle peut être appréhendée comme un objet d'étude et non un

²⁷ Edward W. Saïd, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*. Éditions du Seuil, Paris 1980, p.16.

outil d'analyse, voire un concept. Sa versatilité, mais également ses usages contradictoires accentuent sa faiblesse, notamment lorsqu'elle sert à légitimer, dans le contexte colonial et postcolonial, la position de l'hégémon.

À ce propos, il y a lieu de rappeler la pertinence des grilles de lecture constructivistes, qui lient savoirs et contextes et qui questionnent (dans le sens d'une déconstruction) les finalités de tous cadres théoriques, mais aussi de rappeler les vertus de la violence libératrice chère à Frantz Fanon, une violence qui au-delà de toute quête d'indépendance vise à reconstruire l'Homme.

Bibliographie :

Ouvrages :

1. Bouton Christophe et Vieillard-Baron Jean-Louis (dir.), *Hegel et la philosophie de la nature*. (Paris : Vrin, 2009).
2. Edward W. Saïd, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident* (Éditions du Seuil, Paris : 1980).
3. Fauvelle-Aymar François-Xavier, *L'Afrique de Cheikh Anta Diop : histoire et idéologie* (Paris : Karthala, 1996).
4. Glaser Antoine & Smith Stephen, « La pacification », dans, *L'Afrique sans Africains*, (Dir.), Glaser Antoine & Smith Stephen (Paris : Stock, 1994).
5. Glaser Antoine & Smith Stephen, *L'œuvre française*. Glaser Antoine & Smith Stephen (Dir.), *L'Afrique sans Africains* (Paris: Stock, 1994).

Ethnicité, tribalisme et ingénierie sociale en Afrique : des sociétés précoloniales aux indépendances

6. Hawkesworth Mary et Kogan Maurice, *Encyclopedia of Government and Politics: Volume I*. (New York : Taylor & Francis, 2002).
7. M'Bokolo E., « Préface : ce que sont ces étranges amis de l'Afrique », dans, *Petit précis de remise à niveau sur l'histoire africaine à l'usage du président Sarkozy*, dir., Ba Konaré A., (Paris : La Découverte, 2008).
8. Mignolo D. Walter, Irene Silverblatt, Sonia Saldivar-Hull, *The Darker Side of Western Modernity: Latin America Otherwise - Languages, Empires, Nations*. (Duke University Press, London : 2011).
9. *Oeuvres complètes de Victor Hugo*. 19 volumes, (Société d'éditions littéraires et artistiques, Paris : 1859).
10. Oppenheimer Frantz, *L'État, ses origines, son évolution et son avenir*, trad. M. W. Horn, (Paris : Giard & Brière Libraires-Editeurs, 1913).
11. Parker John et Rathbone Richard, *African History: A Very Short Introduction*. (New York: Oxford University Press, 2007).
12. Randrianja Solofo (dir.), « Nationalisme, ethnicité et démocratie », dans, *L'Afrique maintenant*, dir Ellis Stephen (Paris : Karthala, 1995).
13. Schwartz Alfred, *Sous-peuplement et développement dans le sud-ouest de la Côte-d'Ivoire : cinq siècles d'histoire économique et sociale* (Paris : ORSTOM, 1993).

Périodiques :

1. Blesson Sohi Florent, « Les monographies des Cercles de Côte d'Ivoire : forces et faiblesses d'une source de l'histoire régionale », *Revue d'Histoire, d'Arts et d'Archéologie*, n°21 (2011)

2. Karl-Ferdinand
Werner, « Les nations et le sentiment national dans l'Europe médiévale », *Revue Historique*, Octobre-Décembre, n°496 (1970).
3. Lombard Jacques, « Tribalisme et intégration nationale en Afrique noire ». *L'Homme et la société*, Année 1969/12.
4. Poliakov Léon, « Les idées anthropologiques des philosophes du Siècle des Lumières », *Revue française d'histoire d'outremer*, 3^{ème} trimestre, tome 58, n°212 (1971).
5. Savarese Éric, *L'histoire officielle comme discours de légitimation : le cas de l'histoire coloniale*. Politix. Revue des sciences sociales du politique, Année 1998, 43.

Articles et documents Internet :

1. *Dictionnaire Universel François et Latin, Vulgairement Appelé Dictionnaire de Trévoux (Tome huitième)*, s.v. « Tribu ».
2. Rousseau Jean-Jacques, « 1780-1789 : Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes - vol.01 (4^{ème} édition) ».